

Le roman algérien contemporain face aux nouvelles réalités socio-politiques : Les cas de *Déflagration des Sens* de Karim Akouche et *Le Fils du Caïd* de Saad Khiari

GUERROUI Mervette* 
Université 8 mai 1945 Guelma, Algérie
mervette_guerroui@yahoo.fr

Reçu: 17/04/2023,

Accepté: 31/12/2023,

Publié: 31/12/2023

Contemporary Algerian Coping with New Socio-Political Realities: The Cases of *Déflagration des Sens* by Karim Akouche and *Le Fils du Caïd* by Saad Khiari

ABSTRACT: *This article examines the visions that has the contemporary Algerian novel on the current socio-political realities in Algeria, through the study of two very recently published novels: *Le Fils du Caïd* (2019) by Saad Khiari and *Déflagration de sens* (2020) by Karim Akouche. In these two works, the writers portray a society in the grip of loss of values, historical disfigurements and an oppressive Power. Each in his own way, they exploit the devices of language and rhetoric to denounce the distress of the new generation experiencing a new disenchantment and call for a revolt against the status quo. The analysis of the discourse produced in the two stories allows us to describe the esthetics strategies used by the two writers to expose their ideological positions towards the Algerian actuality and to interpret the role of their writing in contributing to an awareness of the ills that riddle society.*

KEYWORDS: Discourse, denunciation, revolt, ideology, society

RÉSUMÉ : *Cet article examine les visions que porte le roman algérien contemporain sur les réalités socio-politiques actuelles en Algérie, à travers l'étude de deux romans publiés très récemment : « *Le Fils du Caïd* » (2019) de Saad Khiari et « *Déflagration de sens* » (2020) de Karim Akouche. Dans ces deux œuvres, les écrivains dressent le portrait d'une société en proie à la perte des valeurs, aux défigurations historiques et soumise à l'emprise d'un Pouvoir oppresseur. Chacun à sa manière, ils exploitent les artifices de la langue et de la rhétorique pour dénoncer la détresse de la nouvelle génération qui vit un nouveau désenchantement et appellent à une révolte contre le statu quo. L'analyse du discours produit dans les deux récits permet de décrire les stratégies esthétiques exploitées par les deux écrivains afin d'exposer leurs positions idéologiques vis-à-vis de l'actualité algérienne et d'interpréter le rôle de leur écriture dans la contribution à une prise de conscience vis-à-vis des maux qui rongent la société.*

MOTS-CLÉS : Discours, dénonciation, révolte, idéologie, société.

* Auteur correspondant : GUERROUI Mervette mervette_guerroui@yahoo.fr
ALTRALAG Journal / © 2023 The Authors. Published by the University of Oran 2 Mohamed Ben Ahmed, Algeria.
This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

Introduction

Le roman algérien de langue française est inscrit dans un contexte socio-historique marqué aussi bien par les séquelles d'une oppression coloniale violente que par une désillusion post-coloniale socio-politique survenue suite au dysfonctionnement des systèmes mis en œuvre après l'indépendance du pays. Ses écrivains puisent dans l'Histoire passée et actuelle afin de présenter leur vision d'une Algérie tourmentée, tiraillée entre un passé douloureux et un présent inquiétant, leur écriture reflète leur engagement à décrire les maux qui rongent leur société et à dénoncer les discours hégémoniques produits par ceux qui détiennent le pouvoir. Comme toutes les littératures du monde, la littérature algérienne de langue française est déterminée en fonction de ses rapports avec les différentes phases qui ont marqué l'Histoire du pays. Si ses orientations et ses thématiques sont le fruit d'un processus permanent de réorientations, d'imitations, de ruptures et d'avancées parallèles ou même contradictoires, il y demeure pourtant d'immuables constantes qui semblent résister à tout changement, telles que les représentations historiques, mémorielles et identitaires qui lui procurent une certaine homogénéité. De l'écriture dite d'assimilation à celle qualifiée d'ethnographique, des romans de résistance à ceux du désenchantement de la post-indépendance, de la littérature de « l'urgence » à celle qui l'a suivie, ces composantes historique, mémorielle et identitaire, chaque fois revisitées, connaissent pourtant des mutations considérables dues aux métamorphoses qu'a connues le monde en général et la société algérienne en particulier.

En effet, l'entrée de l'Algérie dans le nouveau millénaire est marquée par de nombreux changements progressifs sur les plans politique, culturel et social. Ces nouvelles données impliquent de nouvelles écritures mutantes, en cohérence avec le climat qui les a fait naître et en fonction des orientations de leurs auteurs qui écrivent, chacun à sa manière, sa propre vision de cette nouvelle Algérie toujours en mutation. Qu'en est-il alors du roman actuel ? Son avènement, au sortir de la littérature dite « d'urgence », entraînerait naturellement de nouvelles visions, de nouvelles inquiétudes face à l'évolution socio-politique et culturelle qu'a connue le pays depuis le début du siècle. En effet, alors que certains des écrivains contemporains ont préféré opérer un retour à l'ancien temps par le biais de romans qui militent aux valeurs du régime au pouvoir, la majorité des écrivains préfèrent dénoncer les abus dont souffre leur peuple. Ainsi, des romans comme *La Descente aux enfers*¹ de Mohamed Boussadi ou encore *Le Paradis, l'Amor*² de Ratiba Naït Saada qui ont fait l'éloge de la politique de concorde nationale proclamée par le président Bouteflika sont passés inaperçus tandis que d'autres, dont le discours est plus alarmant, attirent l'attention des critiques et des chercheurs universitaires. L'intérêt pour ces textes est dû au fait qu'ils expriment autrement la sensation d'exaspération sentie chez les nouveaux écrivains qui veulent exprimer, autrement, leurs déceptions face au devenir incertain de leur pays et surtout leur opposition aux vices et aux travers qui dévorent désormais le pays, suite aux échecs politiques successifs qui l'ont entraîné vers la crise socio-politique survenu récemment. C'est justement à ce nouveau souffle dénonciateur de l'écriture romanesque produite actuellement que nous nous intéressons dans cette contribution afin d'interpréter les visions que porte le nouveau³ roman algérien sur l'actualité algérienne. Pour ce faire, avons choisi un corpus d'étude composé de deux romans très récents qui jettent la lumière sur la société algérienne actuelle et produisent un discours critique vis-à-vis des nouvelles réalités qui ont marqué le début du siècle. Il s'agit du roman de Saad Khiari *Le Fils du Caïd* publié aux éditions *Hibr* à Alger en 2019 et *Déflagration des Sens* de Karim Akouche, publié aux éditions *Ecriture* à Paris en 2020

Le choix de ces textes revient essentiellement à l'actualité du regard que portent ces écrivains sur leur société à travers le vécu d'un ensemble de personnages emblématiques. Le premier roman, sorti quelques mois

¹ Bousaadi, Mohamed (2009), *La Descente aux enfers*, Yamcom.

² Naït Saada, Ratiba (2009), *Le Paradis, l'Amor*, Yamcom.

³ Nous utilisons le mot « nouveau » dans une optique diachronique et non pas théorique !

avant le fameux mouvement du Hirak, se présente au lecteur comme une sorte de roman prémonitoire, puisque son écrivain évoque déjà la nécessité d'une nouvelle révolution provoquée par la prise de conscience chez la nouvelle génération vis-à-vis de la revendication d'un changement socio-politique radical. L'intrigue suit les pas d'un ancien combattant de l'ALN⁴ ayant choisi de s'exiler en France après l'indépendance du pays et de se libérer de toute responsabilité politique, contrairement à beaucoup de ses amis de combat qui ont préféré jouer un rôle, d'une façon ou d'une autre, dans la construction de l'Etat algérien indépendant. Plusieurs décennies après son exil, il revient en Algérie après avoir été averti qu'il risque d'être assassiné par le fils d'un Caïd⁵, qui le soupçonne d'avoir abattu son père pendant la révolution de libération nationale. A travers le regard critique de ce personnage emblématique, l'écrivain expose une vision critique assez violente de la réalité algérienne actuelle en produisant un contre-discours socio-politique violent, cru et prévoyant, afin d'exprimer un nouveau sentiment de désenchantement que ressentent désormais les intellectuels algériens.

Le second roman sorti très récemment en 2020 est écrit d'une manière très subversive et exceptionnelle puisqu'il s'agit tout au long du récit d'un long monologue produit par un personnage qui s'érige contre son vécu en Algérie, contre une tradition étouffante, contre une idéologie dépassée et des mœurs contraignantes, en usant d'une langue obscène qui choque le lecteur. En effet, l'intrigue raconte la déchéance d'un jeune homme qui cumule les pertes et les déceptions dans l'Algérie actuelle. De sa frustration sexuelle qu'il partage avec ses semblables à l'échec professionnel qui lui a causé un internement dans un hôpital psychiatrique, il semble représenter un personnage emblématique de la jeunesse algérienne qui a perdu ses repères et ses valeurs dans une société en proie à la corruption.

L'écriture de ces deux romans semble alors s'inscrire dans une logique de la révolte et de la dénonciation qui perpétue autrement les modèles et les discours dénonciateurs produits jusque-là par la littérature du XX^{ème} siècle. Ce constat nous permet d'emblée d'articuler le travail autour de la question suivante : Quelles sont les enjeux esthétiques et idéologiques du discours contestataire produit par les deux écrivains ? Nous pensons que même si la nouvelle littérature algérienne continue son processus de remise en cause et de déconstruction des discours hégémoniques entamé déjà pendant la période coloniale, il n'en demeure pas moins que les écrivains émergents tentent de renouveler les formes, de créer de nouvelles structures, de se donner plus de liberté et de montrer plus de courage que leurs prédécesseurs. De même, ils semblent déjouer les stratégies du discours monologique et monolithique en vigueur en déployant des procédés d'écriture qui se défont des impositions orthodoxes. La vérification de cette hypothèse se fera à la lumière d'une analyse qui nous permettra d'interpréter le rapport du discours dénonciateur produit dans les textes avec les différents discours contextuels auxquels il s'oppose. Par ailleurs, il serait d'abord utile de présenter les deux romanciers et de contextualiser leur écriture, avant de procéder à l'étude des textes choisis.

I. Saad Khiari et Karim Akouche : Une sensibilité déchaînée au service de l'Algérie

Saad Khiari et Karim Akouche sont deux écrivains assez méconnus dans les milieux universitaires algériens. Pourtant, ils mettent chacun l'Algérie au cœur de leurs œuvres, la dépeignent dans ses détails les plus intimes, décrivent ses problèmes, ses malheurs et ses joies, dénoncent les maux qui la martyrisent et produisent une parole en quête perpétuelle d'une liberté toujours confisquée. Le premier, Saad Khiari est cinéaste-auteur. Diplômé de l'Institut des hautes études cinématographiques de Paris, il a dirigé le Musée National du Moudjahid et a quitté le pays pour s'installer ensuite en France. Il publie en France et en Algérie depuis plus de vingt ans,

⁴ L'armée de libération nationale

⁵ Pendant l'époque coloniale, le Caïd est un fonctionnaire « indigène » placé par l'administration française à la tête d'un « douar », fraction d'une commune. Le corps des caïds est organisé par un décret du 6 février 1919.

tout en participant à plusieurs revues et magazines. L'auteur fait partie de la génération d'écrivains qui n'ont pas connu la période coloniale mais qui sont pourtant hantés par le passé historique de l'Algérie. Comme ses prédécesseurs, il use de l'écriture littéraire comme un moyen d'exprimer ses positions idéologiques et socio-politiques, puisqu'il considère que l'écriture, comme le confirme Barthes, joue un rôle de médiateur entre l'imaginaire des artistes et la société qui y trouve souvent des réponses aux questions les plus intrigantes : « L'écriture est un acte de solidarité historique. La langue et le style sont des objets ; l'écriture est une fonction : elle est le rapport entre la création et la société, elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale, elle est la forme saisie dans une intention humaine et liée aux grandes crises de l'Histoire. ». (Barthes 1972, p 18).

Avant d'entamer son parcours littéraire, Khiari consacre son ouvrage *Catholique/Musulman : je te connais, moi non plus* en 2006 en collaboration avec Henri de Saint-Bon à la question du dialogue inter-religieux. Sa production littéraire débute plus tard avec la publication de son premier roman *Le soleil n'était pas obligé* qui a reçu le prix Escalade Littéraire en 2018. Ce dernier est un roman exceptionnel puisqu'il reprend les personnages du fameux roman d'Albert Camus *l'Étranger* et poursuit son intrigue à travers le retour en Algérie de Marie Cardonna la compagne de Meursault qui, plusieurs décennies après l'exécution de celui-ci, découvre par la lecture du roman de Kamel Daoud, *Meursault Contre-Enquête*⁶ que l'Arabe que Meursault avait tué est en effet le frère de l'auteur ! Convaincue que le malheur partagé crée la solidarité, elle se sent dès lors proche de Kamel Daoud, cherche à le rencontrer et repart en Algérie pour des raisons que Saad Khiari nous dévoile au cours de ce voyage éprouvant mais exceptionnel. À travers ce personnage féminin, l'auteur imagine un nouveau monde de la réconciliation, de l'amour et de la paix entre les deux pays et produit un discours humanitaire par excellence. Après la publication de son second roman *Le Fils du Caïd* en 2019, il sort son dernier roman *Insoumises* en 2021, texte singulier de par l'hommage qu'il rend à la résistance féminine en Algérie à travers le parcours de deux femmes que tout oppose, l'une jeune belle et faible et l'autre plus âgée, manquant de traits de féminité, dont le chemin va croiser celui de l'adolescente qu'elle décide de protéger contre l'oppression patriarcale et même contre la terreur des groupes terroristes.

Karim Akouche quant à lui est un plus jeune écrivain, poète, dramaturge et chroniqueur au *Huffington Post*⁷ et à *Marianne*⁸. Né 1978 à Tizi Ouzou, en Algérie, il vit depuis 2008 entre la France et le Québec. Il est, entre autres, l'auteur de *Toute femme est une étoile qui pleure* (joué au Théâtre La Chapelle en 2016) *La religion de ma mère* (2017) (Prix Lys Arts et Culture 2018) qui lui a aussi valu l'interdiction de ses conférences par les autorités algériennes. Ce roman met en scène un personnage, qui l'on pense n'est autre que le double de l'écrivain, épris de sentiments contradictoires entre haine et amour qui le dépossèdent de lui-même après un exil de dix ans, interrompu suite au décès de sa mère dont l'amour seul a été capable de le rendre heureux malgré la misère et la pauvreté. Ce retour lui fait retrouver également la violence des mœurs, des militaires et des extrémistes qui l'ont fait fuir son pays natal ; une violence qui semble avoir contaminé la société devenue intolérable, sans valeurs, répugnante selon les propos du personnage. L'auteur écrit aussi *Lettre à un soldat d'Allah – Chroniques d'un monde désorienté* (joué au Festival d'Avignon en 2018) et *Allah au pays des enfants perdus* (2019) dans lequel il projette une vision plus détendue de la société algérienne, notamment de sa jeunesse qui cherche à quitter le pays à tout prix, dans une langue qui marie le tragique au comique et le rire au sérieux,

⁶ DAOUD, Kamel (2013), *Meursault Contre-Enquête*, Barzakh

⁷ *The Huffington Post* est un journal d'information gratuit d'origine américaine publié exclusivement sur Internet. Cofondé en 2005 par Arianna Huffington, qui en a été la rédactrice en chef jusqu'au 11 août 2016. URL : www.huffington.fr

⁸ *Marianne* est un magazine d'actualité hebdomadaire français, créé en 1997 par Jean-François Kahn et Maurice Szafran. Perçu depuis sa création comme plutôt de gauche, le magazine s'engage au cours des années 2010 vers une ligne éditoriale souverainiste de plus en plus à droite, voire réactionnaire ou faisant parfois une place à des codes d'extrême droite. URL : www.marianne.net

afin de démontrer l'ampleur de la crise vécue par la jeunesse algérienne à l'aune du XXI^{ème} siècle. Cette enquête sociologique est poursuivie par l'auteur dans son roman *Déflagration des sens* (2020), suite auquel il reprendra l'écriture poétique en 2021 avec son recueil *Nous sommes Montréal – La grande paix racontée*, écrit dans le cadre d'une série d'ateliers qu'il a donnés à des élèves en collaboration avec le Musée Pointe-à-Callières et qui a été récompensé par le Prix d'Excellence des musées canadiens et le Prix d'Excellence des musées du Québec.

Malgré son éloignement de son pays natal, Karim Akouche tout comme Saad Khiari, semble attaché à l'Algérie et à ses tourmentes. L'obsession de ces deux écrivains par leur terre natale semble évidente et se reflète dans leur écriture qui demeure ancrée dans le contexte algérien. Leurs romans respectifs *Déflagration des sens* et *Le Fils du Caïd* semblent confirmer cet attachement à puiser dans la réalité de leur société qu'ils décrivent et dénoncent par le biais d'une imagination subversive et féconde afin de panser ses plaies et mettre les mots sur ses maux. Les deux romans que nous étudions sont nés pendant la période qui a suivi la décennie noire marquée par l'établissement de la loi de la concorde nationale. Contraint d'accepter de faire la paix avec son bourreau, le peuple algérien tente de dépasser le trauma pour passer à d'autres horizons. Il faut reconnaître que la stabilité relative dont jouit l'Algérie d'aujourd'hui et qui lui évite de s'écrouler dans le chaos provoqué par « les printemps arabes » est l'œuvre de cette volonté de l'Etat de faire table rase de la violence, quel qu'en soit le prix à payer. Néanmoins, cette présumée stabilité socio-économique réalisée après les années 2000 voit pourtant l'avènement d'une nouvelle crise socio-politique dont les conséquences vont secouer tout le pays. Quant à la jeunesse algérienne, elle continue à perdre ses repères entre une mémoire imposée et un présent dans lequel elle ne joue aucun rôle, puisque les rênes du pouvoir sont toujours détenues par les anciennes générations.

Ainsi, face à la complexité du réel qui ne peut se contenter de réaménagements provisoires et temporels, les intellectuels réalisent qu'il faudrait opérer un traitement de fond pour relancer la machine sociale souffrante des séquelles de la violence. Ils entrent alors en action et prennent en charge l'individu, pour proposer un monde possible pour un devenir meilleur. Ceci s'opère dans la littérature par la réinterprétation des faits et par une relecture des événements clés qui marquent la société. A propos de ces nouveaux écrivains déterminés à reprendre la parole pour défendre l'Algérie, Rachid Mokhtari écrit qu'« au moment même où le discours idéologique prônait la paix et le retour de la fraternité entre le bourreau et la victime, ils creusent leur verbe dans les charniers, recherchent un mode d'écriture qui se joue de la censure jusqu'à tremper leur plume dans les charniers oubliés ». (Mokhtari 2006, p 34). C'est au sein de la nouvelle crise des valeurs que sont donc nés *Le Fils du Caïd* et *Déflagration des sens* qui semblent exprimer un appel de la part de leurs auteurs à une réelle prise de conscience vis-à-vis de la grièveté de la situation algérienne et du désespoir que vivent les jeunes générations dans le pays.

Pour ce faire, les deux écrivains semblent recourir à une rupture avec les codes, ils renversent le « prêt à penser » pour produire une pensée moderne. Leurs romans proposent alors de nouvelles possibilités pour un avenir meilleur, une sorte de « ligne de fuite » selon les propos de Gilles Deleuze qui considère l'écriture comme un moyen de fuir le réel pour créer un autre réel : « Écrire, c'est tracer des lignes de fuite qui ne sont pas imaginaires et qu'on est bien forcé de suivre parce que l'écriture nous y engage, nous y embarque en réalité » (Deleuze 2008, p 17). Les romans émergents combinent alors les données du passé avec celles du présent pour engranger l'évolution et le développement, combinaison considérée par Afifa Berarhi et Beida Chikhi comme la seule façon qui permet de déclencher un processus de changement puisque toute évolution est tributaire de son Histoire :

Nous le savons pour avoir lu l'histoire des autres : le présent n'est rendu complètement « visible » que par une connaissance sans cesse renouvelée du passé et des processus qui au fil du temps, articulent entre eux les événements culturels. Nous savons aussi que la difficulté d'un peuple à progresser vient de son inculture et d'un refus

pathologiquement affiché de retrouver ses repères dans son histoire, toute son histoire. (Berarhi Et Chikhi 2002, p 13).

Connaître son Histoire permet donc d'analyser le présent à la lumière des événements passés afin de comprendre leur impact sur le devenir d'une société. En Algérie, les différentes crises qu'a connues le peuple algérien ont eu bien des conséquences sur ses valeurs et ses convictions qui se sont métamorphosées au fil du temps. Ces changements sociaux représentent désormais une matière d'étude et d'interrogation pour les intellectuels en général et les écrivains en particulier, qui expriment dans leurs œuvres une nouvelle forme de désillusion, voire même de désenchantement. Ils tentent dans leurs œuvres de « montrer le caractère violent de la perte des illusions ». (Awitor 2015, p 4)

II. Révolte et dénonciation dans *Le Fils du Caïd*

Le roman de Saad Khiari dresse le portrait d'une Algérie en crise, rongée par la corruption de ceux même qui l'ont libérée du joug du colonialisme, à travers le conflit de deux personnages que tout oppose. Le premier, Yacine Talbi est un ancien militant de l'armée de libération nationale qui avait fait ses preuves au combat pour l'indépendance, mais qui, pour des questions de principe, a préféré quitter l'Algérie pour reconstruire sa vie en France, sans jamais profiter d'un quelconque privilège que l'Etat accorde aux anciens Moudjahidines. Quant à l'antagoniste du roman, Hichem Yamani, il est le fils aîné d'un Caïd exécuté pendant la révolution armée par l'un des membres du FLN. Riche, puissant et corrompu, il ne vit que pour venger la mort de son père qu'il croit avoir été assassiné par Yacine Talbi, non pas en exécution aux ordres de l'FLN mais pour des raisons de vengeance personnelle.

L'affrontement de ces deux personnages emblématiques, soutenu chacun par d'autres personnages représentant les gens du Pouvoir dans l'Algérie de l'année 2019, nous fait découvrir la vision que porte l'auteur sur un pays qu'il décrit comme étant déchiré entre ceux qui tiennent toujours à la sauvegarde des valeurs révolutionnaires et ceux qui ne pensent qu'à s'enrichir au détriment d'un peuple mis à l'écart et dépossédé des richesses de son pays. Le conflit de ces personnages est rythmé par un discours violent de dénonciation qui demeure une marque permanente de la littérature algérienne, qui, après s'être opposées à l'oppression coloniale, avait détourné son regards dénonciateur pour s'opposer aux systèmes politiques, jugés, le moins qu'on puisse dire, décevants !

Sur le plan sémantique, le grand dictionnaire encyclopédique Larousse (1982) donne la définition suivante du verbe « dénoncer » : « dénoncer quelque chose (abstrait) : le révéler, le faire connaître publiquement comme néfaste. », sur le plan discursif, « dénoncer » représente par ailleurs un acte de parole assumé par un énonciateur dont l'intention est de s'adresser à un énonciataire dans le but de faire un procès énonciatif. En tant qu'acte de parole, la dénonciation possède ainsi un pouvoir illocutoire (J. Austin et O. Ducrot) ; elle appartient à la classe des « marqueurs du discours » (Maingueneau 1983, p 64) et entraîne impérativement la force perlocutoire d'un tel discours. Dans le texte de Saad Khiari, la dénonciation est faite sous l'emprise du contexte socio-historique qui se traduit très manifestement à travers la prédominance des éléments renvoyant à l'actualité. Cette dernière est décrite par le biais d'une énonciation qui alterne plusieurs voix à travers lesquelles se manifestent plusieurs discours qui versent tous dans la contestation. Cette imbrication du discours dénonciateur avec les éléments référentiels sert clairement à produire un « effet de réel ». De ce fait, la dénonciation sert à inscrire le discours dans un projet réaliste et idéologique. En effet, le récit se déroule entre un passé révolutionnaire, nourri par les rêves de la liberté, de la prospérité et de la dignité et un présent frustrant d'une Algérie qui « allait à la dérive » (Khiari 2019, p 26) et où « les enfants de riches et de responsables ont simplement remplacé les fils des colons » (Khiari 2019, p 26). L'intrigue se déroule principalement dans deux villes : la capitale Alger, qui représente le lieu du Pouvoir et des décideurs dans le pays, et Constantine, présentée d'abord comme le lieu de naissance

des protagonistes mais surtout comme l'un des plus grands foyers des révolutionnaires algériens à l'époque coloniale. A travers les allers retours entre ces deux espaces, nous découvrons une société romanesque tiraillée entre un passé glorieux et un présent inquiétant. La vraie liberté est alors hors perspectives dans un présent figé et alourdi par un passé glorifié à outrance. C'est d'ailleurs dans ce sens que Nadjet Benkhadda avait dénoncé la mythification du passé révolutionnaire par l'Histoire officielle :

L'histoire de la guerre est racontée comme une époque héroïque faite de grandeur et de solidarité sans faille. Cette image lénifiante qui, pour idéaliser le réel, l'ampute et le caricature, a vidé de toute vie, pour les jeunes générations, cette période passionnante de la construction d'une identité nationale. La répétition hagiographique a détérioré la mémoire d'un héritage qui aurait dû être dynamisé [...] les militantes et militants de la guerre d'indépendance les plus éprouvés ont pris place dans l'anonymat. (Khadda 2003, p 09).

C'est justement à ces militants condamnés à l'anonymat que Saad Khiari semble vouloir rendre hommage, à travers le personnage de Yacine qui s'affiche contestataire tout au long du récit et laisse transparaître une mélancolie, voire même une colère incontrôlable face à la marginalisation des vrais héros et aux abus pratiqués par les usurpateurs de la liberté :

(...) J'avais envie de crier, de leur crier que c'est devenu un pays à l'arrêt : une immense salle d'attente à ciel ouvert assiégée par des millions d'autruches, la tête enfouie dans le sable, ne quittant pas leurs trous qu'à l'heure de la bouffe et remuant la queue au besoin pour réclamer du rab. (...) Je demanderai pourquoi le pays a laissé souiller les meilleurs de ses enfants en laissant brader le combat de ses héros pour en cloner par dizaines de milliers de nouveaux anciens Moudjahidines et les inviter à la grande curée tant que le pétrole est là pour engraisser de piètre hologrammes. Aujourd'hui, les vrais survivants de la lutte armée ne parlent plus de leur passé d'anciens Moudjahidines par crainte des sourires entendus, des allusions blessantes et des doutes ravageurs. (Khiari 2019, pp 226-227)

Le discours de la dénonciation traverse ainsi tout le roman et y expose les dysfonctionnements de la société à l'intérieur de la diégèse. Pour dire son malaise, l'écrivain recourt à un ensemble de procédés discursifs comme le délire, la dérision policière, l'ironie et le contre-discours historique qui se croisent tous pour établir un regard critique sur une société qui peine à surmonter ses épreuves. Il est également à noter que le discours de la dénonciation s'élabore dans la polyphonie et dans un dialogisme interne à l'œuvre. En effet, Il nous semble qu'il y a autant de personnages que de discours idéologiques qui se côtoient, se frôlent et cohabitent dans le récit. L'énonciateur expose très amplement leurs idéologies les plus hétérogènes qu'ils divulguent, plaident et défendent selon leurs engagements ou leurs certitudes par le biais d'une langue violente, crue et non maquillée. Le narrateur énonciateur principal du récit s'éclipse régulièrement pour céder la place aux discours des protagonistes qui s'acharnent à défendre leurs positions socio-politiques. Cette alternance de deux modes d'énonciation : énonciation historique modalisée du narrateur, premier sujet d'énonciation, et discours rapporté ou transposé de personnages jouant le rôle de co-énonciateur permet l'émergence et le déploiement progressifs, dans le texte, d'une stratégie argumentative sur laquelle repose tout le discours de la dénonciation. Le recours au passé dans le récit sert à l'énonciateur d'établir une sorte d'opposition discursive entre les valeurs révolutionnaires qui ont mené le pays à l'indépendance et la rupture avec ces mêmes valeurs survenue après sa libération du joug du colonialisme.

Ainsi, Yacine, en vrai patriote, semble être le représentant des vrais héros de l'indépendance, ceux qui ont tout donné pour libérer le pays. Ses propos révèlent une déception qui ne fait que croître face à l'ingratitude du Pouvoir, à la corruption des semblables de Hichem le fils du Caïd, devenu lui-même un Caïd d'une mafia de l'argent. Ce discours qui dénonce la réalité désastreuse d'un pays rongé par la corruption de ceux qui sont sensés le protéger, se présente au lecteur averti comme un discours prémonitoire puisqu'il prédit déjà une révolte populaire qui se déclencherà bientôt en opposition à cette situation :

(Yacine) réfléchit à ce qui semble être une dérive sans fin et se demande si le pays ne vient pas de faire un saut définitif dans l'inconnu à cause de la persistance de ce mur invisible qui sépare le peuple de ses dirigeants et cette absence totale de dialogue qui autorise toutes les hypothèses même les plus inconcevables, comme celle de la main mise définitive d'une nouvelle caste, forte d'alliances contre nature, sur tous les leviers du pouvoir. Les héros de la libération du pays alliés à une baronnie très puissante qui tient le pays sous une coupe réglée avec la bénédiction de forces étrangères. Tel est à ce moment le sentiment général qui a eu raison de la patience et de l'espoir d'un peuple pourtant jeune. (Khiari 2019, p 170)

A travers les propos et les souvenirs de ce personnage utopique, l'énonciateur ironise sur la situation socio-politique paradoxale de l'Algérie contemporaine. En effet, les longues descriptions faites par le narrateur extradiégétique démontrent le ridicule du présent algérien, où règnent en maîtres les fils des traîtres et les corrompus, comme ce fils du Caïd qui jouit avec sa famille d'une fortune inestimable et profite de la protection du Pouvoir, ce même Pouvoir, qui quelques décennies auparavant, avait ordonné l'exécution de son père le Caïd pour sa collaboration avec l'administration coloniale.

La critique faite au contexte socio-politique s'étale tout au long du récit où l'énonciateur se lamente sur « les robinets d'eau qu'on insulte ou qu'on fête toutes les trois nuits » (Khiari 2019, p 26), le danger redouté des « bandes armées du FILS et du GIA qui ont définitivement installé l'insécurité, le doute et le désespoir » (Khiari 2019, p 27), les maisons des riches où « on cultive la surenchère dans la démesure et où ces dames aiment parler argent, bijoux, voyages, mariages, divorces et pâtisseries » (Khiari 2019, p 69), ou encore les villas du Club des Pins où « c'est là, à l'abri du peuple, que se protègent du peuple, ceux qui se réclament du peuple » (Khiari 2019, p 171). Il nous semble que ce discours critique viserait, d'un côté, à confirmer le rôle de l'écriture littéraire à susciter une prise de conscience chez le lecteur vis-à-vis de la situation socio-politique de son pays, et d'un autre, à tirer l'alarme sur l'ampleur du gouffre qui sépare le peuple de ses dirigeants et qui s'élargit de plus en plus à cause de l'injustice sociale et de la corruption des dirigeants du pays.

A travers la critique du Pouvoir, l'énonciateur jette également la lumière sur un autre paradoxe de la situation politique en Algérie, qu'il démontre et déplore à travers les propos et les comportements d'un troisième personnage, Malek, ami de Yacine et ancien compagnon du combat armé, devenu ministre des eaux, dans un pays qui peine à gérer ses sources d'eau. Ce personnage problématique décrit au début du récit par Yacine comme un homme loyal et courageux, fidèle aux valeurs de la révolution, faisait pourtant partie de ceux qui « se sont ramollis dans un confort facile dont ils ne peuvent pas se passer et qui se sont pris à leur propre piège en rendant encore plus puissants ceux qu'ils devraient affaiblir ou neutraliser » (Khiari 2019, p 179). Afin de préserver son poste, ce personnage préféra alors étouffer l'affaire de la tentative du meurtre contre son ami par le fils du Caïd, pour ne pas risquer de créer des conflits entre le Pouvoir et les patrons de l'argent. Cette position politique reflète la fragilité de ceux qui ont promis de construire un pays de droit et de liberté et qui ont pourtant fini par céder à leurs valeurs pour la sauvegarde de leurs privilèges. Avant Saad Khiari, Taher Djaout avait évoqué cette monopolisation des privilèges par la famille révolutionnaire et ses descendants dans son fameux roman *Les Chercheurs d'Os* :

La famille révolutionnaire représentée par les moudjahidines a revendiqué en permanence des privilèges au nom de la libération du pays, confortés en cela par la référence quasi perpétuelle à la guerre de libération dans tous ce qui touche à la gestion des affaires du pays [...] l'histoire glorieuse de la guerre de libération nationale est troquée contre des privilèges sonnants et rébuchants au détriment du travail de mémoire et d'écriture de l'histoire. (Djaout 1984, pp 10-15)

C'est donc contre cette mainmise d'une élite politique et sociale privilégiée sur l'Algérie que se révolte Saad Khiari dans son texte en donnant la parole à un ensemble de personnages emblématiques. Il recrée dans

un style crue et violent la situation nauséabonde dans laquelle s'est retrouvé son pays. Son discours critique semble viser à déconstruire les discours idéologiques mis en place qui prétendent à une prospérité illusoire. Il appelle, à travers le conflit de ses personnages, à repenser le contexte socio-politique et à donner la parole aux nouvelles générations qui en sont privés. Ce roman prédit déjà une réaction active de la part des jeunes algériens contre le Pouvoir et qui se réalisera en Algérie grâce au mouvement du Hirak. De son côté, Karim Akouche donne la parole à un personnage emblématique de cette jeunesse perdue. Il le fait parler de ses frustrations sexuelles dans une société où prime l'interdit, de ses rêves avortés, de son identité encore mal identifiée, de son amour pour sa patrie et de son désespoir face à l'oppression qu'il subit dans son propre pays.

III. *Déflagration des sens, le roman de tous les interdits*

Aborder le fait littéraire comme discours, c'est ramener le texte à un mode d'énonciation spécifique qui transcende son organisation interne. C'est, pour reprendre Dominique Maingueneau, « restituer les œuvres aux espaces qui les rendent possibles » (Maingueneau 2004, p 34). De ce fait, le littéraire et le social sont indissociables, comme le sont le texte et le contexte. Dans ce sens, le roman de Karim Akouche se présente comme le reflet déformé d'une société référentielle dégénérée. Le récit pris en charge par la voix d'un narrateur personnage raconte sa propre mésaventure. Ce personnage marginal qui défie les diktats d'une société décevante, est un ancien jeune journaliste qui a perdu son travail à cause de ses positions critiques vis-à-vis du Système, qui s'est vu interner dans un hospice psychiatrique et qui a même tenté l'immigration illégale pour retourner de nouveau au pays. Ne trouvant rien d'autre à faire, il octroie l'un des prêts que l'Etat attribue aux jeunes chômeurs pour créer des projets et décide d'acheter un bus pour les transports en commun mais se retrouve sans clients et tente de transformer son véhicule en une maison close ambulante. Dénoncé à la police avant même d'entamer son nouveau projet, il prend la fuite dans son bus vers le sud du pays. Face au récit déchaîné pris en charge par le personnage principal, aucun des personnages cités dans le récit ne prend jamais la parole. L'énonciation est alors alternée entre un « je » identifiable, et un « tu » décrit par le narrateur comme son ami intime qui l'accompagne dans son périple alors que tout laisse à penser qu'il s'agit tout simplement du double du narrateur, produit de ses délires maladroits, puisqu'il ne le quitte pas une seconde.

Le récit est donc construit par le biais de ce monologue qui se poursuit du début jusqu'à la fin dans une allure effrénée et qui va dans tous les sens. Le narrateur personnage qui se nomme Kamel Storah et se fait surnommer Kamel Sûtra est un marginal algérien cloîtré dans la frustration, qui narre son histoire personnelle et l'insère dans celle de l'Algérie. Il vit dans une période marquée par les séquelles d'un traumatisme collectif récent. Tout comme Karim Akouche, il n'a pas vécu la violence coloniale mais a, en revanche, connu une autre violence, celle de la décennie noire qui a bouleversé le peuple algérien et lui a causé un trauma permanent. Il vit dans l'après violence, sur les décombres d'une Algérie meurtrie par ses propres enfants ; et tient à rappeler la terreur qui a laissé ses traces partout où il allait, dans son village natal en Kabylie comme partout en Algérie :

Regarde là-bas, camarade. Ce n'est pas des ruines romaines que tu vois, mais les décombres islamistes. Ils ont commis une boucherie durant la guerre civile. En une nuit, plus de mille personnes ont été égorgées. Ils n'ont épargné ni vieillard, ni mioche, ni arbre, ni poule, ni caille, ni cabot. Ils ont éventré des femmes enceintes, jeté leurs fœtus dans des fours. Ils ont coupé le sexe des hommes et les seins des filles. Les barbus ont supplanté Bugeaud et Cavaignac, camarade. Ils ont semé l'horreur dans nos villes et nos villages. Ils ont tué nos poètes, nos médecins, nos profs, nos jeunettes qui refusaient le voile et nos jouvenceaux qui aimaient le sport et la fête. (Akouche 2020, p 41)

C'est donc dans l'amertume et la douleur que le protagoniste se rappelle les années de sang et de l'horreur, pendant lesquelles il a commencé son travail d'apprenti-journaliste. Ce rappel des événements violents se fait

dans une langue aussi violente, aussi crue, dénudée de tout artifice, qui dévoile un traumatisme profond qui va le marquer toute sa vie et motiver ses choix dans le futur :

J'ai vécu les années noires, camarade. De l'intérieur, les pieds dans le cambouis et la crasse, errant, hagard et cinglé, entre les quartiers de viande humaine frétilants ou à moitié grillés. Journaliste stagiaire (...) j'ai commencé mon métier en recensant les cadavres (...). Epouvanté, l'encore coagulait sur le calepin pendant que le sang des victimes ruisselait dans les douars. C'était l'enfer de Dante multiplié par je ne sais combien (...). La chanson kabyle et le raï se sont tus d'un coup, supplantés par le bruit et la fureur des balles islamistes. Les couteaux de boucher, les haches et les bonbonnes de gaz ont remplacé les guitares, les batteries et les *bendirs*. L'islamisme tel le zyklon B, rongeaît cœurs et culture. Les gens tombaient comme des sauterelles empoisonnées... Ici, là-bas, là-haut, nuit et jour, tout le temps, en ville, dans les bourgs, partout. On enterrait à pelle mécanique camarade. (Akouche 2020, p 105).

Le protagoniste a été témoin des atrocités commises par les extrémistes au nom de l'islam. L'énonciation rapporte un témoignage fictionnel qui crée ce que Michel Riffaterre appelle « la verisimilitude » et qu'il définit comme étant « un système de représentations qui semble refléter une réalité externe au texte » (Riffaterre 1999, pp 13-14), c'est donc un artifice littéraire qui consiste en une représentation esthétique de la réalité et non pas la réalité elle-même. C'est dans ce sens que *Déflagration des sens* présente une fiction qui se substitue à l'expérience réelle, destinée à convaincre le lecteur par son caractère véridique, non parce qu'elle correspond à une duplication du réel mais parce qu'elle est « cohérente avec les usages linguistiques actuels dans un contexte social donné, et dans une époque donnée » (Riffaterre 1999, p 13). L'énonciateur témoigne des atrocités auxquelles il a assisté et rapporte les témoignages d'autres personnages dans le but d'expliquer leurs conséquences sur la société actuelle. Cette expérience finit par créer en lui une haine pour le fanatisme et la religion qu'il assume et revendique. Pour lui, l'islam est la source de toutes les violences, il accuse même le coran et le responsabilise de toutes les horreurs vécues par son peuple :

Les versets du Djihad ne sont pas tombés du ciel, camarade. Ils se trouvent dans le Coran et Hadith. L'islam est malade, les racines de la violence sont dans le texte. Ne me censure pas, laisse-moi jaboter. L'islamisme est le vrai visage de l'Islam, du moins son avar incandescent. C'est comme l'eau et la vapeur, ce qui diffère, c'est seulement la température (...). L'islamisme c'est l'islam en ébullition. L'islam c'est l'islamisme mis au frigo (...). Je rêve d'une version du Coran où les sourates violentes auraient été expurgées (...). L'islam, comme l'Eglise par le passé, a besoin de Lumières et de savants. (Akouche 2020, pp 41-42).

Ce discours antireligieux dépasse l'islamophobie assumée par l'énonciateur du récit et s'étend à toutes les croyances religieuses. Il est vrai que la brutalité des événements meurtriers de la décennie noire a toujours intrigué les écrivains algériens, mais il semblerait que Karim Akouche revient sur cette thématique pour pointer du doigt toutes les croyances monothéistes et rappeler sa position hostile vis-à-vis des religions. Comme tous les nouveaux romanciers qui continuent à s'interroger sur les raisons du drame, il remonte aux origines du mal et se livre à une autopsie de la société. A travers le discours de son protagoniste, il met le Pouvoir face à ses manquements et dénonce la barbarie des intégristes. Ceci fait que la religion soit au cœur de ses critiques. L'énonciateur ne s'en prend pas seulement aux actes des terroristes mais au discours islamiste qui les motive, à l'institution scolaire qui inculque des croyances erronées aux jeunes écoliers et à la famille qui sacralise une tradition qu'il juge obscurantiste. L'école algérienne est également incriminée dans cette tragédie. Elle devient le lieu de l'aliénation et de l'embrigadement :

Je déteste beaucoup de choses ? Par exemple ? Le Coran ? (...). Tu te trompes, camarade, c'est l'islam qui est contre nous. Ne déforme pas mes convictions. Puisque tu m'accuses de trahison envers la religion de Mohammed, autant l'assumer tout de suite : je suis un mécréant, j'ai cessé d'être musulman. L'ai-je vraiment été ? Non, un peu, de force. On m'a obligé à l'être, camarade. Enfant, j'ai joué le jeu. Je n'avais pas le choix. J'ai appris à réciter, mécaniquement, comme toi, des sons ratés et des hadiths. C'était seulement pour des notes, pour ne pas échouer. L'école algérienne voulait faire de moi un croyant, domptable, à souhait. Raté, camarade. J'ai résisté avec mes

moyens et surtout, grâce à la chanson kabyle engagée et aux valeurs de mes ancêtres. Je suis un rescapé de l'école algérienne, camarade. J'aurais pu devenir Djihadiste. Le système éducatif nous a inculqué toutes sortes d'énormités. On nous a appris à nous moquer des autres religions, à rabaisser la femme, à mépriser l'homosexualité, les chrétiens, les juifs, les bouddhistes, les athées, les mécréants.... On nous a appris à défendre la primauté des lois d'Allah sur celle des hommes. (Akouche 2020, pp 89-90).

Connu par ses discours provocateurs et par sa passion pour la controverse, Karim Akouche ne craint pas de toucher au sujet sensible de la religion. Kabyle lui-même, il choisit pour son roman un personnage kabyle qui ne craint pas de revendiquer son identité berbère qu'il voudrait détachée de l'identité arabo-musulmane que l'idéologie étatique voudrait lui imposer. Le protagoniste se proclame donc comme un kabyle, athée et islamophobe. Pour ce dernier, la violence et la terreur sont l'œuvre des religions. À la violence du fanatisme, sa barbarie et son cortège de brutalités, de tortures et de meurtres répond un discours qui alterne violence et dérision. Les propos de l'énonciateur sont volontairement blasphématoires à l'encontre de toutes les croyances. Il tient à rappeler le ridicule du mouvement salafiste qui a mené le pays à une guerre fratricide par le mensonge et la propagande :

Tu te rappelles des années 90 ? Réunis dans un meeting au stade d'Alger, les leaders islamistes ont projeté, grâce au laser « Allah Akbar » au ciel. Les fidèles, shootés à la haine et à l'idiotie, se sont lancés dans une prière collective, leurs sanglots ponctuèrent les versets coraniques. L'islamisme gagnait du terrain par la terreur et la manipulation. Dans nos montagnes orgueilleuses, éprises de dignité et de courage, des groupes de résistance civile se constituaient. (Akouche 2020, p 106).

Pour Kamel Sûtra, l'ignorance et le fanatisme sont à l'origine du mal et de la violence. Il déplore la situation de la culture algérienne détournée, selon lui, vers la superstition et l'obscurantisme. Il raconte alors comment les autorités se déguisent en intégristes pour empêcher toute forme de résistance par le savoir, car ils savent qu'il est seul à pouvoir les vaincre :

As-tu oublié ton dernier naufrage ? Tu as fait fabriquer une bibliothèque ambulante. Tu diffusais le savoir et les livres dans les villages. Les autorités t'ont envoyé des voyous et des barbus. Ils ont brûlé au mazout les livres. Ils ont crevé les pneus de ton camion et ils t'ont menacé avec des couteaux de boucher. Rien à faire avec ces brutes.... L'ignorance est-elle une barbarie ? Notre soif de violence vient-elle de notre mépris du savoir ? Au lieu de bâtir des bibliothèques, on érige des mosquées. Qui méprise les livres, la science et la littérature, se méprise lui-même. Qui déchire un livre, déchire son âme, camarade.... (Akouche 2020, p 67)

Kamel Sûtra est révolté contre l'hypocrisie des intégristes, mais aussi contre celle du Pouvoir. En effet, la critique faite du début jusqu'à la fin du récit n'épargne personne. L'intégrisme religieux, la société patriarcale et le Pouvoir algérien sont violemment dénoncés dans le texte à travers un contre-discours qui s'oppose à toutes les impositions. A travers les propos de son personnage révolté, Karim Akouche s'attaque violemment au système politique algérien qui a mené le pays à la dérive et le peuple à la précarité : « L'Algérie est une maison close, les décideurs sont des proxénètes, le peuple est un chapèle de moukères, les militaires et leurs amis intégristes fourrent le peuple depuis l'indépendance.... » (Akouche 2020, p 81) dit-il à son ami.

Réalisant que son monde s'écroule et que sa terre natale n'est qu'un champ de ruines et de désolation, Kamel Sûtra décide alors de s'exiler en France. Son départ s'impose à lui comme une évidence puisque l'Algérie est devenue « une poule qui écrase ses œufs, une hyène qui mange ses petits. Chacun son tour, tout le monde est une proie » (Akouche 2020, p 45). Partir pour oublier ou pour se libérer, penser et revivre, le protagoniste aspire à une renaissance qui sera pourtant avortée puisqu'il n'arrivera jamais à se procurer une situation légale à l'étranger et sera contraint de retourner à son pays, souffrant encore plus qu'il ne l'était avant de partir. A travers les malheureuses péripéties de son protagoniste, l'auteur, lui-même émigré, aborde la question de

l'immigration clandestine et la quête d'un Eldorado tant rêvé par les jeunes algériens. En fait, l'émergence du thème de l'immigration dans la littérature algérienne n'est pas un fait récent. A partir des années 1950, ce thème a été abordé Mouloud Feraoun dans *Le Fils du Pauvre* (1950) et plus tard par d'autres écrivains comme Rachid Boudjedra dans *Topographie idéale pour une agression caractérisée* (1975) ou encore Nabil Fares dans *Un passager de l'Occident* (1971) afin de déplorer les conditions de vie de l'émigré algérien en France. Aujourd'hui, ce thème raisonne de nouveau dans la nouvelle littérature algérienne face à une actualité marquée par les bouleversements que connaissent l'Afrique et les pays arabes submergés par les mouvements sociaux, les conflits armés et l'effet de la mondialisation qui poussent les jeunes des pays du tiers-monde à fuir leur pays et rêver d'une meilleure vie ailleurs. Ce thème est notamment privilégié chez les jeunes écrivains d'origine algérienne vivant ailleurs dans le monde comme Mehdi Charef, Nina Bouraoui, Azouz Begag, Nacira Belloula ou encore Kawther Adimi qui décrivent dans leur œuvres la rupture et la déchirure que vivent les nouvelles générations issues de l'émigration et créent des personnages en quête perpétuelle d'une identité qu'ils peinent à définir.

A travers la souffrance de son personnage principal, Karim Akouche rappelle la peine et la douleur des jeunes algériens qui quittent le pays d'une manière illégale et rompent définitivement avec leur société : « Est-il besoin de rappeler que toute émigration est rupture, rupture avec un territoire et par là même avec une population, un ordre social, un ordre économique, un ordre politique, un ordre culturel et moral ? » (Sayad 1999, p 16) s'interroge ainsi le sociologue Abdelmalek Sayad, spécialiste de la migration algérienne. Cette rupture, est pourtant mal assumée par le protagoniste du roman qui peine à s'adapter en France ou ailleurs en Europe et finit par retourner en Algérie pour subir le même sort que le reste des jeunes algériens qui peinent à avoir une vie digne. Kamel Sûtra est donc une figure emblématique de cette jeunesse sans repères, il représente un modèle pour le jeune algérien, perdu entre ses rêves et son impuissance, déçu, frustré et révolté. Pour décrire sa détresse, l'énonciateur use d'une langue obscène, voire vulgaire, il s'acharne à insulter, à injurier et à maudire les conditions dans lesquelles il a grandi :

Quoi ? J'ai mal parlé à Dino ? Toz, mon cul, mon sale cul. Je suis obscène ? Merci pour le compliment. Je refuse de changer. Vive le trash, camarade ! Laisse-moi dire ce qui me tue. De grâce, n'interromps pas mon délire. Continue d'enregistrer. Il n'y a rien dans ce putain de pays. Ni science, ni philosophie, ni théâtre, ni cinéma, ni salle de lecture. (Akouche 2020, p 67)

Cette rage exprimée par le biais d'un langage obscène parcourt tout le texte et démontre l'intensité du désespoir et de la colère qui rongent la jeunesse algérienne renvoyée à la marge de la société. Ce personnage, malgré son niveau d'études et sa culture qu'il enrichit par ses lectures de Césaire, Hikmet, Neruda et Machado, demeure pourtant une victime de la frustration imposée aux jeunes algériens par les diktats socio-culturels qu'ils transgressent malgré tout en cachette. Kamel Sûtra représente tous ces jeunes nés et grandis sous l'impact des mœurs rigides de leur société. Il raconte une enfance et une adolescence marquées par une frustration sexuelle et un désir des interdits qui se déchainaient sous formes de pratiques perverses :

L'été, quand la canicule nous effiloçait, je me cachais dans les fourrés, je me caressais le zizi en imaginant de petites princesses. La frustration était partout, dans les écoles, les tavernes et les mosquées. Un copain à la libido vive baisait des poules. J'avais surpris un instit en train de se taper un gamin ; un pèlerin, une brebis ; un paysan, un âne....Quoi ? J'exagère ? (...) Je n'invente rien camarade, je raconte ce que font de bien ou de louche mes semblables (...). La vérité doit être dite même si elle pique la langue et les oreilles. (Akouche 2020, p 38).

En dévoilant ces perversions, l'énonciateur semble pointer du doigt l'absence de l'éducation sexuelle dans la société algérienne qui génère des frustrations sexuelles chez les adolescents et dénonce ainsi les conséquences néfastes que produit le tabou qui entoure « la sexualité ». Le personnage évoque alors le recours à des films pornographiques comme seule source d'apprentissage de la sexualité, chose qui peut provoquer des

comportements malsains, voire même violents. L'écrivain Amine Zaoui connu par ses écritures du tabou et de la sexualité avait déjà dénoncé cette problématique de la sexualité en Algérie et n'a jamais caché sa position vis-à-vis de la situation de refoulement qui régit les pratiques sexuelles dans les sociétés orientales :

L'arabo-musulman cultive et entretient, depuis son enfance, un état d'esprit brouillé et un discours ambigu dès qu'il s'agit de la chose "sexualité". La sexualité demeure un complexe psychosocial refoulé et chronique chez le musulman en général, de la naissance jusqu'à la mort. La sexualité est une obscurité, un trouble ! (Zaoui, 2019)

En tant qu'intellectuel engagé, Karim Akouche dénonce le manque de communication à propos des sujets tabous dans la société algérienne. Dans un entretien avec des membres de l'Association de la culture berbère de Paris, l'auteur raconte d'ailleurs l'anecdote qui lui a donné l'idée du roman :

En 2017, je suis parti en Algérie pour faire la promotion de mon livre *La Religion de ma mère* (...). J'avais un ami qui me conduisait, un prof à l'université qui avait à l'époque 33, 34 ans. Je voulais savoir où en était sa vie sentimentale et sexuelle car je savais qu'il n'avait pas de copine. Il a hésité de me répondre. J'oublierai jamais, c'était au printemps, il y avait un coucher de soleil splendide (...) et on a vu de loin le Djurdjura, les collines juste en bas, et il ne répondait pas. J'ai insisté, j'ai dit il faut que tu me répondes, je suis ton ami, ton confident (...). Il me dit Karim, à chaque fois que je négocie ce virage, je bande ! Je lui ai dit comment ça ? Il m'a dit, je confonds la colline du Djurdjura avec le corps d'une femme, les courbures d'une femme. Ceci m'a frappé, et ce jour-là, mon roman est né ! Aussi bien le fond que la forme, ils sont nés, là ! (Akouche 2021)

A travers la liberté qu'il accorde à son personnage pour s'exprimer sur tous les non-dits en Algérie, Karim Akouche semble vouloir révolutionner les mentalités en démontrant qu'on peut parler de tout. Pour lui, la révolution des mentalités passe d'abord par la révolte, une révolte contre le silence, contre la main mise sur les libertés, contre la défiguration de l'Histoire et de la mémoire qu'il dénonce également dans son roman. Cette analyse de la société qu'il fait à travers l'écriture littéraire révèle le désenchantement qui touche les jeunes algériens puisqu'« un bon écrivain » est celui qui sait dire aux autres et mieux que les autres ce qu'ils ont vu, senti, éprouvé, qui même sait leur faire entrevoir ce qu'ils n'ont jamais vu ou rêvé » (Sadji 1949, p 1).

Conclusion

Au terme de ce travail, il semble que les écrivains algériens du nouveau millénaire perpétuent l'engagement de leurs prédécesseurs pour l'amour de l'Algérie. Face aux nouvelles réalités socio-politiques qui marquent la sphère sociale, ils tiennent à révéler leurs positions vis-à-vis d'une actualité tourmentée par les nouvelles données et soumise à de nouvelles valeurs. En effet, ces deux dernières décennies qui ont suivi la décennie noire représentent une occasion pour la littérature algérienne pour en finir avec ces temps de la violence et de l'horreur et d'ouvrir une nouvelle fenêtre sur le futur. Il faudrait cependant rappeler que la ligne de démarcation et la césure temporelle ne sont pas forcément bien nettes et déterminées ; ce qui fait qu'il en demeure des traces qui, malgré l'avènement d'une nouvelle époque, persistent à hanter l'imaginaire des nouveaux écrivains. Le passé et le présent sont forcément entrelacés dans le nouveau roman algérien. Les représentations de l'actualité algérienne se font donc avec la complicité du passé qu'on ne peut ignorer. Conscients que le passage d'un état à un autre nécessite nécessairement des reconductions et des rebondissements dans l'inconnu, les auteurs algériens de l'extrême contemporain dissèquent les phénomènes sociaux pour mieux les appréhender et les expliquer au lecteur à la lumière des événements du passé qu'ils analysent et réinterprètent.

Ainsi, dans *Le Fils du Caïd*, Saad Khiari use des données historiques pour analyser l'état des lieux actuel de l'Algérie. A travers le discours dénonciateur d'un personnage témoin d'un passé glorieux et d'un

présent décevant, il invite le lecteur à réfléchir sur les raisons de la crise de valeurs qu'il justifie par l'abandon des principes du passé révolutionnaire. Son discours dénote clairement une nostalgie profonde pour un passé glorieux et les visions qui ont motivé la construction de l'État algérien indépendant et un désenchantement grandissant vis-à-vis du détournement de l'avenir du pays par ceux même qui l'ont affranchi. A travers le conflit de deux personnages que tout oppose, l'auteur décrit le conflit idéologique qui motive les différentes forces au Pouvoir dans l'Algérie du nouveau millénaire. Ces forces opposées détiennent l'avenir du pays, laissant le peuple dépourvu de voix et de volonté et au prisme d'une profonde déception qui finira par donner lieu à une nouvelle révolte. C'est justement contre ces discours hégémoniques que s'érige le discours dénonciateur dans *Le Fils de Caïd* qui exploite de nouveau les figures historiques du Moudjahid, du Caïd et du Harki pour rappeler un passé glorieux, détourné pour l'intérêt des nouveaux maîtres du pays.

Quant au roman de Karim Akouche *Déflagration des sens*, il se présente comme un roman transgressif sur tous les plans. Il transgresse les normes de la narration traditionnelle en accordant la narration à une seule voix narrative qui détient le monopole dans le récit et empêche tous les autres personnages de prendre la parole tout au long du texte. Il transgresse aussi les normes de la bienséance et de la décence du langage en usant d'une langue crue et obscène et en se donnant un excès de liberté à prononcer autant d'insultes et d'injures qu'il désire. Et finalement, il transgresse tous les interdits en abordant tous les sujets tabous en société et en littérature, traitant des thèmes de la sexualité, du corps, de l'immigration clandestine, de la profanation et du blasphème en toute liberté, sans aucune censure, sans aucune mesure. Ce souffle de liberté que se procure Karim Akouche pour décrire la détresse de la jeunesse algérienne dans une Algérie qui panse ses blessures et se redresse à peine de la cassure causée par la décennie noire semble exprimer l'exaspération des jeunes écrivains face à cet étouffement qui paralyse les jeunes générations dans leur propre pays et leur volonté à prendre position face à l'oppression.

Si les deux auteurs écrivent différemment l'actualité algérienne en usant de techniques narratives et énonciatives qui divergent, il en demeure pourtant une constante dans leurs deux textes, qui est la veine dénonciatrice qui semble représenter un outil efficace pour stimuler la prise de conscience chez le lecteur vis-à-vis de la gravité des problèmes qui rongent la société algérienne actuelle. Karim Akouche et Saad Khiari semblent donc partager les mêmes préoccupations et contribuent à sonner l'alarme contre le danger de la perte des valeurs. Ils constituent manifestement une communauté d'écrivains soucieux du devenir « humain » qui œuvrent pour son bien-être et sa promotion. Cette réflexion sur la nouvelle littérature algérienne, pourrait ultérieurement s'élargir, pour aborder la question du renouveau littéraire dans les productions des écrivaines algériennes émergentes afin de saisir la spécificité du regard que portent les romancières sur la nouvelle société algérienne.

Références

- Akouche, K (2020). *Déflagration des sens*. Paris. Ecriture
- Awitor, E. (2015). *Dissonance, malaise et violence postindépendance dans la littérature africaine anglophone : Du désenchantement à la déchéance*. Thèse de doctorat en littérature anglophone. Université François-Rabelais. Tours. <https://hal.science/tel-01257392/>
- Barthes, R. (1972). *Le degré zéro de l'écriture*. Paris. Seuil.
- Berarhi, A., & Chikhi. (2002). *Algérie, ses langues, ses lettres, ses histoires. Balises pour une histoire littéraire*. (Textes réunis par). Alger. Tell.
- Binstock, R. H., & George, L. K. (Eds.). (1990). *Handbook of aging and the social sciences* (3rd ed.). Academic Press.
- Colclough, B., & Colclough, J. (1999). *A challenge to change*. Thorsons.

- Deleuze, G., & Parnet. (2008). *Dialogues*. Paris. Poche.
- Djaout, T. (1984). *Les chercheurs d'os*. Paris. Seuil.
- Eckes, T. (2000). *The developmental social psychology of gender*. Lawrence Erlbaum Associates. [En ligne] Disponible sur : <http://prospero.murdoch.edu.au:443:record=b1600608> [Consulté le 06/04/2023].
- Harzoune, M. & Lidia Ait Bouzid, L (ACB PARIS) (2021). *Entretien avec Karim Akouche*. [Vidéo]. [En ligne] Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=6AoJiCkPsG4> [Consulté le 25/03/2023].
- Kehinde, A. (2005). Rethinking African Fiction in the Era of Globalization: A Contest of Text and Context. *Journal of the Nigeria English Studies Association*. (11) 1, 21-30
- Khadda, N. (2003). *Algérie- Littérature et arts : Mohammed Dib*. Paris. Bibliothèques.
- Khiari, S (2019). *Le fils du Caïd*. Alger. Hibr.
- Maingueneau, D. (1983). *Initiation aux Méthodes de l'Analyse du Discours*. Paris. Hachette.
- Maingueneau, D. (2004). *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*. Paris. Armand Colin.
- Mokhtari, R. (2006). *Le Nouveau souffle du roman Algérien. Essai sur la littérature des années 2000*. Alger. Chihab.
- Riffaterre, M. (1990). *Fictionnal truth*, Baltimore and London. The Johns Hopkins University Press. (traduction personnelle)
- Rosenthal, R., Rosnow, R. L., & Rubin, D. B. (2000). *Contrasts and effect sizes in behavioral research: A correlational approach*. Cambridge University Press.
- Sadji, A. (1949). « Littérature et Colonisation ». *Présence africaine*. (6), 129–141. [En ligne] Disponible sur : <http://www.jstor.org/stable/24346739> . [Consulté le 28/02/2023].
- Sayad, A (2000). *La double absence, des illusions de l'émigré, aux souffrances d'immigrés*. Paris. Seuil.
- Wells, A. (2009). *Metacognitive therapy for anxiety and depression in psychology*. Guilford Press.
- Zaoui, A. (2019). *La sexualité dans la société arabo-musulmane : tabou, obsession, honte et honneur*. [En ligne] Disponible sur : <https://www.liberte-algerie.com/chronique/la-sexualite-dans-la-societe-arabo-musulmane-tabou-obsession-honte-et-honneur-469> [Consulté le 02/04/2023].

Biographie de l'auteur

Dre Mervette GUERROUI : Maîtresse de conférences à la faculté des lettres et des langues, université 8 mai 1945 Guelma. HDR en littérature française. Ses travaux de recherche portent essentiellement sur la littérature algérienne de l'extrême contemporain, l'étude des représentations, l'analyse du discours littéraire et les rapports Histoire/mémoire/fiction.

Productions récentes

- Février 2023 : Contribution dans l'ouvrage collectif : A.F. Ekorong, A.J. Ngamaleu et C. Premat (DIR) : *Poétiques et politiques du témoignage dans la fiction contemporaine*, article intitulé : « Témoigner contre l'oubli dans Le Blanc de l'Algérie d'Assia Djebar : Entre la nécessité de dire et l'horreur de l'indicible », Editions Peter Lang. Bruxelles. URL : <https://www.peterlang.com/document/1320270>.
- Décembre 2022 : Participation au colloque international : *Au commencement était un récit... dénouements possibles pour une histoire tue...* à l'Université de Pise en Italie du 15 au 17 décembre 2022. Communication intitulée : « Procès du colonialisme dans l'écriture de Maïssa Bey : de la dénonciation au rêve de réconciliation »